

Entretien avec Athanase Jacob (1907-1986), Manawan

Antoine Quitish

Les Atikamekw Nehirowisiwok : territorialités et savoirs

Volume 44, Number 1, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027883ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027883ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Quitish, A. (2014). Entretien avec Athanase Jacob (1907-1986), Manawan.

Recherches amérindiennes au Québec, 44 (1), 95–104.

<https://doi.org/10.7202/1027883ar>

Paroles d'aînés nehirowisiwok

Les trois entretiens suivants ont été réalisés en 1981 dans le cadre de la Recherche sur l'occupation et l'utilisation du territoire (ROUT), commanditée et menée par le Conseil Atikamekw-Montagnais dans le contexte des revendications territoriales globales. Cette recherche avait donné lieu à des entretiens en profondeur avec des dizaines de chasseurs atikamekw et innus des douze communautés de ces deux nations, et donc à des centaines d'heures d'enregistrement. Les entretiens se déroulaient généralement autour d'une carte du territoire fréquenté par l'interlocuteur et par ses proches et sur laquelle celui-ci indiquait les lieux fréquentés et les différentes activités qui s'y déroulaient sur un cycle annuel dans la première moitié du siècle dernier.

La traduction de la langue atikamekw au français et les annotations des trois entretiens sont de Gilles Ottawa (2008). La traduction a représenté un travail minutieux et de longue haleine, d'une part à cause de la qualité inégale des enregistrements, mais aussi parce que les aînés nehirowisiwok parlent la « langue du territoire », utilisent des termes et plusieurs toponymes dont certains ne sont plus en usage aujourd'hui.

Entretien avec Athanase Jacob (1907-1986), Manawan

réalisé à Manawan, le 10 juin 1981, par Antoine Quitish

ANTOINE QUITISH — Parlez-nous de vos grands-parents, lorsque vous viviez avec eux...

Dans le temps que je les aidais dans leur vie, dans les lieux fréquentés (*E wectcakamacik*, *Kimotcominan*, *Ka sakistepakak*), avec les Michel Kwetcitc [Quitish] et Boniface Etcakwan [Echaquan], le clan tua une centaine de castors. Le clan alla s'installer dans le secteur du lac Long, un site qu'on appelle *Ka sakistepakak*, en attendant l'été et le retour vers Manawan. Notre marge de crédit au magasin était de plus de 500 \$. Dans ce temps-là, la HBC¹ payait 15 \$ la livre, c'était ainsi. Les prix de différentes fourrures, surtout avant la guerre (« [...] dans le temps que les Anglais, les Français et les Américains ont failli être battus, dans ce temps-là, je ne sais pas comment, au sujet de la guerre, ces pays alliés ont pu contribuer au niveau du prix de la fourrure », dira Athanase). La martre coûtait 8 \$, la martre noire 25 \$, le vison 25 \$ ou jusqu'à 19 \$. Après la guerre, on procéda autrement au sujet de l'achat des fourrures.

INFORMATIONS GÉNÉALOGIQUES SUR LA FAMILLE ETCAKWAN [ECHAQUAN]

À propos de Boniface Etcakwan : un de ses fils est Joseph Echaquan, dit « Atcotcep ». Boniface avait son territoire

du même secteur que nous, mes grands-parents Etcakwan. Boniface Etcakwan était le fils de mes grands-parents, de même que la femme de Michel Kwetcitc, ma grand-mère. Sepier Etcakwan était le frère de Boniface Etcakwan². C'était le fils aîné d'Etcakwanipan (feu Abraham Etcakwan). C'est pour ça que l'on retrouve toutes ces familles dans le même secteur de chasse. On ne connaît pas l'origine de la famille Etcakwan, mais celle de Michel Kwetcitc (Micta Miceripan) proviendrait de la région de Opitciwan. Michel Kwetcitc se maria en premières nocés à la sœur de Joseph Dubé (Marie-Céline Dubé) et en secondes nocés à Angélique³, la fille d'Abraham Etcakwan. C'est pour cette raison que l'on retrouve Michel Kwetcitc dans ce territoire. La famille Etcakwan n'a pas voulu que Michel Kwetcitc retourne vers son lieu d'origine avec sa femme. On a voulu qu'il garde sa femme ici, jusqu'au décès de l'un d'eux. Ce sera ainsi, lui a-t-on dit, et quand son épouse (à Michel) est décédée, il a décidé de rester ici, jusqu'au décès de la femme d'Etcakwan. Il a marié Angélique, et est resté ici depuis tout ce temps, c'est pour ça qu'on le retrouve dans le secteur du lac *Nemickaci* (lac peu profond), du fait de son mariage avec une Etcakwan, qui avait son propre territoire. C'était la décision de Sepier, il a voulu que sa mère soit sur le territoire – « jusqu'au décès d'un des époux », dira Sepier Etcakwan [celui-ci était le responsable du territoire depuis la mort de son père biologique] à Michel Kwetcitc.

Joseph Dubé⁴ invitait beaucoup (dont Michel Kwetcitc) sur son territoire, *Ka Kinokamak* [lac Villers, du côté de Saint-Michel], *Sesikinakak* (lac Troyes), et c'est lui qui était le responsable, de même que David Ka Wiasiketc qui invitait les autres sur son territoire, à *Kinoce ponapancicik* et à *Cikok sakihikanik* (secteur de Macamekos). La famille de Joseph Dubé, dont je ne connais pas l'origine, il devait être métis, son père devait être un Canadien-Français. Son frère était Georges Dubé, dit *Porke*, et *Potcarihe* (Onézime Dubé), et ils chassaient dans le même coin [au sud-est de Manawan].

Le nom du père de ma grand-mère Angélique, je le sais, c'est Sévère Boucher. À mon mariage, en 1926, c'est le père Guinard qui nous a mariés, à sept heures du matin, après la messe. Le soir, c'était la prière et après, le Salut à l'Eucharistie. Aujourd'hui, la messe est célébrée le soir seulement. Après mon mariage, nous sommes partis vers *Nemickaci*, avec mes parents et Michel Kwetcitc. Nous ne chassions pas quand nous montions sur le territoire, seulement la petite chasse, aux perdrix et aux lièvres. C'est seulement rendus sur le territoire que nous chassions et trappions.

INFORMATIONS GÉNÉRALES SUR LES DÉPLACEMENTS SUR LE TERRITOIRE

Après notre première nuit, à *Emitikoci minkananih*⁵, allant vers notre territoire de *Nemickaci* (Lac peu profond), nous arrivions, de nuit, sur l'île du lac *Nemickaci*. Et encore plus loin, nous arrivions plus haut à *Nemickaci saki* (affluent du lac *Nemickaci*). Nous occupions ce territoire jusqu'aux premiers froids en automne (*takwakin*). Après, nous revenions vers *Nehapiskak*, sur l'île, et attendions le gel. Mais sur l'île, nous permettions de faire de la

chasse. Alors nous revenions vers Manawan pour le temps des Fêtes.

La famille de Sepier Etcakwan n'est pas venue souvent ici, à Manawan, c'est plutôt vers Wemotaci qu'ils se dirigeaient, ils portaient alors de l'île *Nehapiskak*. Après Noël, ils venaient ici vers Manawan pour le jour de l'An. Pour aller vers Wemotaci, ils profitaient du fait qu'il y avait une partie du trajet qui se faisait par un moyen de transport, il y avait un camp de bûcheron à *Tcictemow wacak* [baie Tabac, partie nord du lac Kempt]. C'était après notre mariage, en 1926.

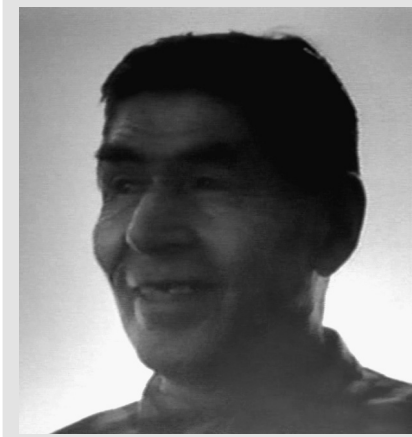
Les bûcherons coupaient du bois en longueur de 12 pieds, des épinettes, du pin, du sapin. Ils le coupaient surtout en hiver, envoyaient tôt cette essence durant l'été, parce que le sapin est trop résineux, on ne peut le laisser flotter longtemps dans l'eau, sinon il risque de caler parce qu'il est plus lourd que les autres essences d'arbres. Les coupes de bois ont dérangé beaucoup les gens qui étaient sur leur territoire, surtout ceux qui étaient justement sur le même secteur du territoire coupé; la compagnie de bois a presque dépassé, au niveau de l'occupation du territoire, ces gens qui étaient sur leur propre territoire pour la chasse. Mais pour la trappe, ça pouvait aller, ce n'est pas la même chose. La compagnie, celle qui était là au début, est partie très subitement du territoire, apparemment en faillite⁶. Aujourd'hui, c'est toujours la même (compagnie) qui est sur le territoire, celle qui avait racheté l'autre compagnie en faillite.

Nous faisons la chasse, surtout aux rats musqués, pendant le retour vers Manawan. Dans ce temps-là, on pouvait trapper le castor, même quand il commençait à y avoir des feuilles au printemps (*miroskamin*) [*le iti saki-pakak*]. La fourrure était encore belle en cette période, mais c'est surtout le rat musqué que nous chassions. Durant quatre ou cinq jours, on pêchait aussi au filet ou à la ligne morte, dans le secteur de *Etcipanik* (du mot *Esipan* qui veut dire raton laveur, ou baie Tikenne) à *Micta onikami wacakama* (baie du Grand Portage), c'était surtout du touladi. La famille préparait alors en grande quantité ces poissons (fumaison) en vue de les consommer à Manawan. Les gens mettaient alors leurs provisions dans une sorte de cabane enfouie dans une butte (grotte), un endroit frais, de cette

façon ils pouvaient garder cette nourriture plus longtemps. Nous n'avions pas ce genre de cabane sur notre territoire, seulement des fumoirs, quand il fallait préparer de la viande de castor ou d'orignal, par exemple. On coupait la viande très mince (*pasinowan* ou *kakewkwan*), et on la mangeait comme ça, elle était déjà presque cuite. Il ne fallait pas que la viande soit trempée. À cette époque, les principales familles avaient des cabanes (maisons en bois rond), les autres avaient des tentes.

MALADIES

Il y a eu des maladies, dont la grippe espagnole, que j'ai attrapée, c'était avant mon mariage. Nous étions alors loin sur le territoire, à *Nemickaci*, où mon grand-père et moi chassions. Théophile Newashish et Boniface Etcakwan avaient été chercher des provisions, nous les avons rencontrés au fond de *Ka kinokama kotciticik* (lac Long), il y avait là une cabane où nous avons dormi. C'est là justement que nous les avons rencontrés. Ils arrivaient de Parent où on les avait avertis qu'une maladie grave courrait et qu'ils ne pouvaient rester, qu'il valait mieux pour eux de quitter avant d'attraper la maladie. Et c'est ce qu'ils ont fait. Nous les avons rencontrés sur le chemin, en amont du lac, dans la cabane (des garde-feu) où nous avons dormi ensemble. Déjà l'un d'eux en était atteint. Le lendemain matin, ils ont continué leur chemin du retour, et nous sommes partis encore plus loin sur notre territoire. Pendant la chasse, j'ai eu les pieds trempés en passant par le lac, avec mon chien, à la recherche de castors. Le soir, je présentais un malaise, pas de force, c'était au niveau des os. On dirait que je n'avais plus d'os; mon grand-père se douta que j'aie attrapé la maladie dont on avait parlé (avec les deux que nous avons rencontrés la veille). Le lendemain matin, j'ai eu de la misère à me lever. Je voulais traverser le lac mais ne pouvais marcher, à raison du malaise aux os. Mon grand-père décida que nous devions retourner au plus vite « à la maison ». Et c'est ce que nous avons fait. Nous avons couché à mi-chemin, une chance que nous avions de bons chiens, nous en avions trois. Mon grand-père marchait, mais moi je ne le pouvais pas, j'étais sur le traîneau. Le lendemain, on a continué, pour arriver le soir à notre campement à *Nehapiskak*. Je suis débarqué du



ATHANASE JACOB, DIT ATCICAMO (1907-1986)

Athanase Jacob, dit Atcicamo, a épousé, en 1926, Marie-Anne Flamand (fille de Charles et de Marie-Louise Cigwic-Iskwecic). De cette union naquirent onze enfants : Alexis (né avant 1929), Marie née en 1929 (épouse de Jean-Baptiste Ottawa), Véronique née en 1931 (épouse de César Moar), Maggie née en 1933 (épouse de Soter Dubé), Cécile née en 1937 (épouse de Samuel Ottawa), Simon né en 1939 (époux de Cécile Dubé), César né en 1942 (époux de Suzanne Ottawa), Marguerite née en 1944 (épouse de Jean-Pierre Ottawa), Anna née en 1947 (épouse de Pierre Flamand), Albert née en 1949 (époux de Marguerite Dubé) et André (décédé dans les années 1980). Le territoire d'Athanase Jacob, de même que celui des Newashish de Manawan, touche celui des Awashish, Petiquay et Niquay de Wemotaci et (probablement) celui des Weizineau d'Opitciwan.

Athanase Jacob

(Capture d'écran du film *Les raquettes des Atcikameg* (1973) de Bernard Gosselin. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'ONF)

traîneau, près de notre maison, sur le bord du lac. Dès que je suis entré, j'ai eu un vertige et c'est là que j'ai perdu connaissance.

Quand j'ai repris connaissance, comme quelqu'un qui se réveille, je sentis la faim me tenailler. Je le dis alors à ma grand-mère. Pas surprise du tout, elle me dit que je pouvais avoir faim, étant donné que je relevais d'un coma qui avait duré trois jours. Je lui racontai notre arrivée, de la veille d'après moi, je n'avais pas eu conscience que j'avais dormi pendant trois jours. Elle me demanda alors ce que je voudrais bien manger. De la perdrix, que je lui répondis. Mon grand-père se leva, et partit à la chasse aux perdrix de l'autre côté du lac *Nemickaci*. Il n'a pas été longtemps, il est revenu avec quatre perdrix, et quelques branches de *mikominanatikw* (framboisier). Ma grand-mère se mit à préparer les perdrix; elle écorça aussi l'arbuste à même la cuisson des perdrix. Elle me fit un bouillon enfariné (*napane apo*) de perdrix. Après le repas, me sentant mieux, j'ai voulu me lever mais je suis finalement resté assis toute la journée. Le soir venu, j'avais envie de dormir, ma grand-mère me proposa de manger avant. Elle réchauffa le restant du bouillon de perdrix. Après une bonne nuit, je me suis réveillé le lendemain matin, mon grand-père avait déjà allumé le poêle. Après le petit déjeuner, qu'ensemble nous avions pris, ma grand-mère mit mes mocassins. Je me levai, me mis à marcher le long de notre cabane (nous avions une maison faite en longueur); pas de vertiges, je décidai d'aller me promener dehors. Un peu plus loin demeurait mon oncle Sepier (Etcakwan), il fut surpris et heureux de me voir sur pieds. La première fois que je me mis debout, je sentis comme un engourdissement qui provenait en premier de mes jambes et qui se propagea vers les orteils. Je ne sentais pas mes membres, mais ça s'est rétabli lentement.

La médecine avait été préparée par mon grand-père Michel (Kwetcitc), qui savait comment préparer une telle médecine. Déjà une maladie semblable avait couru auparavant dans la population, alors il savait comment faire pour la contrer. Cette épidémie aurait fait des ravages, selon ce que m'a raconté à l'époque Michel Kwetcitc : les gens mouraient, les enfants aussi, personne pour chauffer la tente, tous étaient atteints, des bébés mouraient pendant l'allaitement. Cette épidémie a eu lieu chez les gens de Maniwaki, il y avait eu plusieurs cas de décès.

RÊVE

Pour ma part, durant ma maladie, je rêvai que je parlais, je voyais un chemin, assez large, je voyais comme un champ, avec des fleurs et des oiseaux-mouches qui « butinaient » sur ces fleurs. Je continuai mon chemin, tranquillement, et toujours des fleurs et les oiseaux-mouches qui semblaient me suivre, les uns s'envolant, les autres qui arrivaient. Rendu près d'une crête de colline, je vis un beau paysage, comme une belle journée ensoleillée, c'était blanc. Rendu encore plus près de la crête, je vis un enfant qui s'approcha de moi, il avait un message pour moi. Il me demanda où j'allais. Je lui dis que je passais, l'enfant m'informa que, selon les « autres » pour lesquels il faisait

la commission, l'heure de partir n'était pas arrivée pour moi. L'enfant me dit de m'en retourner, qu'il était inutile de continuer, d'aller voir mon grand-père pour le servir encore. Je regrettai mon rêve, l'enfant-messager me dit qu'on n'avait pas encore décidé de mon départ de chez mes grands-parents. Je m'en retournai à la maison, et c'est là que je me réveillai.

Je ne peux présumer de ce qu'il aurait pu arriver, dans ce rêve, si je n'étais pas retourné à la maison. Je racontai ce rêve à mon grand-père et il me dit que je serais probablement mort si je n'avais pas écouté la personne avec le message dans ce rêve et que j'avais continué mon chemin. Cette personne rêvée, cet enfant-messager, n'était pas n'importe qui, selon mon grand-père. Pour lui, ça devait être un ange.

LES INCENDIES DE FORÊTS

Il y a celui de *Nemickaci* [Nemiscachingue] qui s'est propagé vers *Tcictemow wacak* (baie Tabac, partie nord du lac Kempt), c'était épeurant. Nous demeurions à *Ka sakis-tepakak* avec les autres familles du clan (Boniface Etcakwan, Sepier Etcakwan, Charles Nikweto). On mesura la vitesse du feu à environ 60 milles à l'heure, c'était rapide. Les occupants du territoire firent le tour pour constater l'ampleur du sinistre et du danger potentiel de reprise, mais aussi les comportements de survie des animaux, dont l'original, lors de ces incendies.

La patrouille aérienne des gardes-feu soupçonna les Nehirowisiwok d'être à l'origine du feu de forêt. Auparavant, ces derniers avaient observé un événement inhabituel qui avait précédé l'incendie. Il y avait eu une averse qui ressembla davantage à de l'huile qu'à de l'eau. Selon mon grand-père, c'est ce qui expliqua la rapidité du sinistre. On ne sut qui était le responsable de cet incendie. Selon les gardes-feu, le feu aurait démarré dans la région du lac *Macamekos* ou *Cikok matawak*.

Le feu de *Okai sakihikanicicik*, c'est Théophile Newwashish et Athanase Ottawa qui en furent probablement les responsables. D'ailleurs, Théophile reconnut qu'ils avaient campé sur une île, située trop près du rivage, et que c'était probablement là qu'il y avait eu un incendie. Le feu passa par *Etcipanik* pour se diriger vers *Kipahikanik* (sur la rivière Manouane). Ces événements datent de 1923.

DÉPLACEMENTS SUR LE TERRITOIRE : AUTOMNE 1933

[Athanase Jacob raconte ici des événements de l'automne 1933. Antoine Quitish lui demande combien de couples ils étaient lors de leur déplacement de Manawan vers leur territoire de chasse. L'épouse d'Athanase, Marie-Anne Flamand, intervient à l'occasion, pour donner plus de précisions].

Nous étions parfois deux couples à nous déplacer, c'était vers 1933. Nous (Athanase, son épouse et leurs enfants) étions avec Charles Nequado (Charles Nikweto). On partait en canot de Manawan vers *Nemickaci* et *Nehapiskak*. Les familles s'arrêtaient en cours de route et dressaient leurs tentes aux environs de *Ka Oskiskakamak* (lac Cyprès,

à quelques milles au nord-ouest de Manawan). Parfois, ces familles s'arrêtaient aussi pour passer la nuit à *Atikamekw ratcicik* (petit lac aux corégones). Nous arrivions à *Nehapiskak* après deux nuitées dans des tentes en cours de route. Quand nous nous arrêtions à *Ka Oskiskakamak* ou à *Atikamekw ratcicik*, nous ne chassions pas. Nous n'avions passé qu'une nuit seulement.

À *Ka oskiskakamak*, il y avait du castor, du rat musqué, de la loutre, de la martre et du vison. Parfois, nous étions avec la famille de Victor Quitish à *Ka Oskiskakamak*, qui, eux, demeuraient dans le secteur de *Mictaskekokw* (grand marais ou savane) et poursuivaient vers *Mickekw sipi* (rivière du marais ou savane), leur territoire de chasse.

Quand nous étions arrivés à *Nehapiskak*, (*Nehapiska* veut dire *cap de roche*, ou *Newaka* qui veut dire *plage*), sur le lac *Nemickaci*, nous partions alors vers notre territoire de chasse situé plus au nord de ce lac. Chaque famille avait son secteur de chasse, comme pour Charles Nequado, à qui on avait réservé le secteur de *E Ickwackopeiak* (fin des eaux). Les poissons que nous avions étaient le poisson blanc, le doré, le brochet. Mais, pendant notre déplacement (vers *Nehapiskak*), jamais nous ne pêchions ni ne chassions. Alors que nous étions deux couples, nous dressions deux tentes chaque fois.

Quand nous étions plus nombreux lors de ces déplacements, nous avions un autre itinéraire, et, faisant le tour, nous passions par *Etcipanik*, ce n'était pas toujours vers *Nehapiskak* directement. Certains, parce qu'ils avaient des canots-moteurs comme Sepier Etcakwan (Echaquan), allaient par le lac. Alors, nous, nous allions les attendre à *E Ickwackopeiak*, en vue de les aider à *portager* vers le lac *Nemickaci*.

Nous amenions alors tous nos enfants, nous ne laissions aucun de nos enfants ici au village. Dans ce temps-là il n'y avait pas d'école. Alors nous ne pouvions laisser ici les enfants passer l'hiver au village. C'est juste quand le système scolaire fut davantage organisé que nous pouvions les laisser ici lorsque nous partions en automne. Mais dans ce temps-là, il n'y avait pas d'école en hiver, seulement en été. Quand l'école était terminée, en automne, c'est là que nous partions en les amenant avec nous. Dans ce temps-là, nous pouvions amener les enfants avec nous, étant donné qu'ils n'avaient pas encore l'âge de fréquenter l'école, surtout en hiver. D'ailleurs, à cette époque, je pense que nous n'avons pas eu de nos enfants qui ont eu à fréquenter l'école pendant l'hiver [son épouse confirme en ajoutant que César, Marguerite, Anna, Albert et André ont été à l'école durant l'hiver]. César fut le premier de nos enfants à fréquenter une école durant l'hiver.

Je ne sais pas qui a eu l'idée de demander qu'il y ait une école d'hiver ici à Manawan. Un jour, on nous a informés qu'il y en aurait une (école d'hiver) et que les enfants ne devaient pas partir avec les parents (vers le territoire). Et c'est depuis ce temps que nous ne les avons pas amenés avec nous pour nos chasses d'hiver. Alors nous partions seuls en couple. Parfois, lors de séjours de chasse plus

courts, je laissais aussi mon épouse ici pour garder les enfants, les nourrir, les laver.

A.Q. — *Pour en revenir aux voyages sur le territoire, est-ce que vous chassiez ?*

Non, nous ne chassions pas. Nous avons séjourné à *Atikamekw ratcicik*, dans le secteur de *E Ickwackopeiak*, par rapport à *Nemickaci*. Nous n'avions passé qu'une nuit, toujours le même nombre de couples (2). Les animaux que nous pouvions avoir étaient le castor, le rat musqué, la loutre et le vison. Dans ce secteur cependant, nous ne pouvions chasser; il y avait Victor Quitish et David Ka Wiasiketc (beau-père de Victor) qui pouvaient chasser là. Nous demeurions encore dans des tentes, pour deux couples. C'est quand Sepier (Etcakwan), mon oncle, est arrivé - étant donné qu'il avait fait un détour par le lac - qu'on a eu trois tentes. Je me rappelle que Sepier avait dit que leur fille s'était arrêtée à *Opwanikak* (île à la passe) ou *Opwanika onikam* (portage de l'île à la passe) et de là qu'ils portageraient vers le milieu du lac *Nemickaci*.

Les sortes de poisson que la famille prenait au lac *Nemickaci* étaient la truite grise (touladi), le brochet, le doré, le poisson blanc (corégone). Mais on n'en pêchait pas à cette période de l'année. Durant le cours du voyage, par exemple à *E Ickwackopeiak*, pendant une nuit, on chassait des lièvres, par le moyen des collets que nous ôtions le lendemain. On tirait aussi des perdrix, quand on en voyait dans des portages. Cela nous permettait de survivre pendant nos déplacements. Arrivés en canot, à *Nehapiskak*, c'est là que nous nous sommes installés de façon plus permanente. Mon oncle Sepier (Etcakwan) y avait sa cabane. En fait, il y avait trois cabanes, celle de Sepier, celle de Charles Nequado (Nikweto) et celle de Théophile Newashish. Nous, nous n'avions pas construit et demeurions dans une tente.

À cet endroit (*Nehapiskak*), nous pouvions être plusieurs familles, celle de Sepier Etcakwan, Charles Nequado, Théophile Newashish, Michel Quitish et David Ka Wiasiketc. Ce dernier venait demeurer parfois avec nous, en automne (*takwakin*) jusqu'au gel. Après le gel, ils partaient alors vers leur territoire. Nous, nous demeurions là, jusqu'à parfois la période des fêtes de Noël. Tout le monde revenait alors pour les fêtes, Sepier Etcakwan, Charles Nequado, Théophile Newashish et mon défunt grand-père.

Cette île, dans notre langue, s'appelle *Nehapiska*. Dans un autre sens, on peut dire *Pinehapiska*, un peu pour désigner un lieu d'accouchement pour les femmes. La signification s'étend aussi vers l'idée de mise bas, pour les canards ou les mouettes par exemple, on dit alors *pinehawok*. C'était un bon endroit de vie et de chasse et on pouvait pêcher toutes sortes de poissons : poissons blancs (corégones), brochets, dorés, truites grises (touladis). Nous demeurions à cet endroit, après le jour de l'An jusqu'au dégel, et en ce temps-là il y avait du bon poisson frais. C'était avant la venue des touristes et des pêcheurs, et depuis leur arrivée personne ne peut plus rester tranquille à cet endroit. On ne peut aussi prendre autant de poissons qu'anciennement.

Quand nous partions en automne (*takwakin*) de *Nehapiskak*, c'étaient seulement les hommes qui y allaient, les femmes restaient au campement. Alors nous (Charles Nequado et moi) avions notre campement en cours de route vers le territoire de chasse. Nous dressions une tente seulement. Nous pouvions compter sur plusieurs ressources, en poissons et animaux à fourrure tels le castor, la loutre, le rat musqué, le vison, la martre, excepté pour le lynx. Dans ce temps-là, il n'y avait pas beaucoup de cette espèce, ce n'est pas comme aujourd'hui. On dirait que cet animal (lynx) est arrivé d'ailleurs. Il a dû avoir un autre habitat ailleurs et il est arrivé sur ce territoire plus tard. Aujourd'hui, on peut le voir partout, même sur notre territoire. On chassait et installait, depuis notre camp de *Nehapiskak*, nos pièges le long de notre ligne de trappe, des pièges pour la martre, le vison, la loutre, le castor.

Nous parcourions le territoire, depuis l'automne jusqu'au gel. Le lac *Nemickaci* est trop grand, le gel vient plus tard et on n'y allait pas. En automne, nous fréquentions les secteurs comme le *Nemickaci saki* (affluent du lac peu profond) où il n'y avait pas de trop grands plans d'eau, avant le gel ou avant les grands froids. À cet endroit, que nous appelons *Nemickaci saki*, on pouvait pêcher. On y chassait partout dans ce secteur, de l'automne jusqu'aux grands froids, près des lacs et dans les portages. Après le gel, nous retirions certains de nos pièges pour ne les laisser que d'un côté de la rivière, où la marche était plus sûre, autour du lac aussi.

Dans un autre secteur du territoire, en automne et avant les grands froids, nous chassions, nous restions deux à trois jours à faire de la petite chasse sur cette série de petits lacs [Athanasie indique sur la carte]. Nous n'avions qu'une tente, j'étais toujours avec Charles Nequado. Dans ce secteur, il n'y avait pas beaucoup de poissons, mais on pouvait prendre quand même un peu de poissons blancs, du doré et du brochet. Mais les brochets qu'il y a dans ces lacs ne sont pas gros. Du doré, il y en avait de bonnes dimensions. Dans les animaux, nous prenions l'orignal, le chevreuil et l'ours. Des animaux à fourrure, il y avait le castor, la loutre, le vison, le rat musqué, la martre et le pékan. C'est pour cette raison que nous nous étions installés là, pour faire la trappe de ces animaux à fourrure. Le pékan, on ne le pistait pas dans ce temps-là, on installait des pièges pour le prendre.

Nous apportions au moins cinquante pièges lors de notre tournée ou environ cent pièges pour nous deux. Quand on n'avait pas assez de pièges, on construisait des pièges en bois. C'était facile d'en construire de ces modèles. Pour construire ces pièges, on coupe des arbres, pour avoir deux grands bouts, on les coupe pour avoir au moins deux bouts de même longueur. Un autre bout d'arbre constituera l'appât (*okoskeiatikw*). On coupe un autre petit bout et on couche les deux grands bouts sur ce bout plus petit. L'animal s'attaquera au morceau d'arbre servant pour l'appât. Le grand bout de bois qui est sur le dessus de l'autre (grand bout) sera près de l'autre servant à l'appât. Le plus petit bois retiendra le grand bout du dessus. On

peut aussi utiliser en mettant dessus un autre gros bois plus lourd, pour que l'animal, la martre ou le vison, ne puisse s'échapper. L'animal mourra écrasé par les grands bouts de bois qui tomberont sur lui. En parlant de grand bois, ce sera d'un diamètre de quatre pouces environ, mais qui sera aussi assez lourd. Alors il y avait le bois pour l'appât, un autre bois servant de piquet, le premier au-dessus, le suivant sur le bois appât. Je ne suis pas capable de bien l'illustrer. Le bois appât sera au-dessus, et si tiré, il tombera sur l'autre grand bois, et l'animal, entre ces deux grands bouts, restera pris entre les deux. Anciennement c'était comme cela, pour le castor aussi.

L'autre technique, dont je ne sais pas tout, est d'installer un piège semblable mais dans l'eau. Dans ce cas, on utilisera des pierres pour que l'animal meure noyé. On attachera alors une ou deux pierres, assez lourdes, et quand le castor va la frôler, la trappe se déclenchera et tuera l'animal, noyé. Les anciens ont développé beaucoup de techniques pour la chasse, c'était pour se nourrir. Ce qu'ils pourraient nous en raconter aujourd'hui ! Dommage qu'on ne puisse les entendre, ils nous en conteraient beaucoup à ce sujet.

A.Q. — Comment s'appelle le site où vous êtes demeurés près de *Nemickaci sipi* (rivière du lac peu profond) ?

On l'appelle *Asian matawa* (affluent des petites culottes) : près de là c'est le *asian sakihikan* (lac des petites culottes) et l'autre lac est le *Ka Kickaiakamak* (lac profond) et l'autre, petit lac, c'est le lac *Ka Cipapitcikatek* (lac où on enfile), là où le castor a enfilé (*amisk ka cipapitak atampekok*) ou passé (enfilé) dans la terre ; c'est comme un tunnel dans la terre, dans un portage d'une longueur de cent pieds environ. Le tunnel est utilisé par le castor pour amener sa nourriture d'un lac à l'autre. Ces deux lacs sont de même niveau, c'est la raison de leur appellation.

En hiver, ou avant les Fêtes, on faisait la chasse aux originaux, à l'ours dans son terrier (pendant son hibernation). En automne, on cherchait l'ours dans sa tanière, nous allions près des falaises bordant le lac *Nemickaci*. Parfois on chassait l'ours pendant qu'il mangeait des bleuets. On travaillait beaucoup pour transporter les animaux que nous tuions. Les autres, comme Théophile Newashish, faisaient de même pour l'orignal et l'ours. Et on rapportait tout cela à la maison pour les femmes et les enfants. En hiver, ou avant les Fêtes, on pêchait au filet. Parfois on installait un filet tout juste avant le gel et on le laissait là jusqu'au gel, on prenait alors beaucoup de poissons de cette façon, du doré, du touladi (truite grise) et des poissons blancs. Les autres animaux que nous prenions durant l'hiver sont l'orignal, l'ours, le chevreuil, le castor, quand tous les lacs étaient pris (dans la glace), près de *Nemickaci*. On pouvait aller ensemble à plusieurs endroits ou lacs pour aller chasser. Mon oncle Sepier (Etcakwan) nous invitait parfois à aller chasser le castor dans des petits lacs.

Nous étions toujours le même nombre de couples, c'était en pré-hiver (*pitcipipon*), nous étions aussi avec Théophile Newashish, Charles Nequado (Nikweto), nous étions ensemble jusqu'en hiver, parfois jusqu'au pré-printemps (*sikon*).

Lors des fêtes de Noël et du jour de l'An, nous revenions vers Manawan. Parfois mon oncle Sepier (Etcakwan, et sa famille) allait vers Wemotaci, ils passaient alors par *Tcictemow wacak* (baie Tabac, partie nord du lac Kempt), près de là il y avait des camps de bûcherons. Ils partaient de là en voiture tirée par des chevaux et allaient vers Casey [station ferroviaire du Canadien National]. Ils allaient quand même assez loin pour aller passer les Fêtes. Nous, nous avons été deux fois seulement passer les Fêtes à Wemotaci. Une fois, nous sommes partis de l'île, c'était peu après la naissance de notre fille Maggie [née en novembre 1933 à *Ka Mirawnapikokacik*], près du lac *Nemickaci*. Nous sommes passés par *Wekwapeiak* (lac de la source) jusqu'à Parent [vers le nord par rapport à leur territoire] pour aller prendre le train pour Wemotaci. Nous y allions aussi pour faire baptiser nos enfants. Dans ce temps-là, il n'y avait pas beaucoup de neige.

A.Q. — *Et quand vous reveniez à Manawan, est-ce qu'il y avait le missionnaire ?*

Non, il n'y était pas à Manawan. Une fois, il était venu passer les Fêtes à Manawan, j'étais allé le chercher à *Tcictemow wacak*. C'est moi qui avais été le cueillir là-bas, avec mes chiens et traîneau. C'est la seule fois que je me rappelle qu'il est venu. C'est celui que l'on appelait le vieux curé (*KaKice iriniwitic*) : le père Guinard. Il est parti après les Fêtes et c'est encore moi qui avais été le reconduire là-bas, à *Tcictemow wacak*. De Manawan à *Tcictemow wacak*, ça se faisait bien, lui sur mon traîneau et mes chiens qui le tiraient, et moi qui courais à côté.

En cours de route, il y avait eu un incident que j'avais trouvé drôle. C'était rendu à *Asati mitakanik* (site aux trembles), proche de *Etcipanik* (baie Tikenne, près de l'endroit où nous avions un site et passé une partie de l'année). Près du petit portage aux environs de la plage Michel, vers le lac *Etcipanik*, je suivais mes chiens, le curé sur le traîneau. Les ayant échappés et hors contrôle, les chiens sont partis au lac *Etcipanik*, le curé toujours sur le traîneau ; les chiens se sont dirigés à la course vers le lieu (site de camps de bûcherons) qu'ils reconnaissaient. Quand j'ai dépassé à mon tour la fin du portage, près du lac *Etcipanik*, je le voyais au loin sur l'autre côté de ce lac avec mes chiens, le curé essayant de les contrôler et en criant *Wakoc, Wakoc* (c'était le nom de mon chien de tête) pour les arrêter, mais le chien de tête ne l'écoutait pas.

A.Q. — *Lorsque vous veniez passer les Fêtes à Manawan, quelles activités avaient lieu ?*

Nous demeurions alors dans la même maison, quand nous venions ici à Manawan. On priait durant la nuit de Noël, un peu ce qu'on fait aujourd'hui à l'église durant la veillée de Noël. On chantait aussi des cantiques, retournions vers la maison et il y avait des banquets dans chaque famille ou maison. Il y avait notre défunt grand-père *Micta Micerpan*, Michel Quitish, qui dirigeait les célébrations du temps des Fêtes. Tout le monde participait et c'était très plaisant d'être ensemble, il n'y avait personne qui prenait de la boisson. Certains en avaient cependant, de la boisson. Ceux-là s'étaient approvisionnés auparavant à

Saint-Michel-des-Saints (*Matawak*). Mais ils se la réservaient pour le jour de l'An.

Au jour de l'An, on se visitait dans les maisons. Mais d'abord, les gens allaient saluer le chef en fonction. Après, le chef allait vers les gens qu'il n'avait pas vus, pour ses souhaits personnels. Quand les vœux chez les familles étaient terminés, alors, en soirée, le chef faisait un discours d'usage et disait aux membres de sa communauté que l'organisation de célébrations de liesse (*motcikeritakon*) était libre. C'était avant qu'on ait une salle communautaire. Dans ce temps-là, on célébrait dans une des deux maisons que possédait mon défunt beau-père (Charles Flamand). La première servait surtout de salle à manger et la seconde de maison privée. La salle à manger était de très grandes dimensions, il y avait beaucoup d'espace et c'est à cet endroit qu'il y avait de la danse, à partir du jour de l'An. Les anciens appréciaient beaucoup la façon dont on célébrait, et ils participaient beaucoup par leur présence. Mais celui que tous les gens appréciaient regarder, c'était notre oncle Jimmy (Moar), on aimait le voir danser. Il était très grand et était un excellent danseur.

Après le jour de l'An, nous prenions le même itinéraire pour retourner vers notre territoire. Le seul changement était que nous nous arrêtions pendant deux à quatre jours pour chasser. Nous étions alors sur le territoire de David Ka Wiasiketc à *Emitikoci Minkanani* [voir note 5] pour chasser autant l'original que le lièvre. David, notre grand-père, appréciait que l'on reste avec lui pour quelques jours sur son territoire. Après le jour de l'An, il allait jusque-là à cette époque, avant de se diriger vers (le sud-ouest) un autre secteur du territoire pour la chasse à l'original. Quand on dit que nous partions après le jour de l'An, c'était plutôt vers le mois de février. À l'arrivée au site principal (*Nehapiskak*), alors ce sont les hommes seuls qui allaient plus loin pour la chasse et la trappe – aux castors, aux martres, par exemple. Nous étions toujours du même nombre et nous demeurions au site principal de *Nehapiska (ekote ni ka nakara mitceto otenowesinaniwok, ka nakara tacikaniwok)*, lieu où nous amenions nos épouses et les enfants.

Au printemps suivant, quand on voulait faire les sucres (*sisipaskot*), du sucre d'érable (*irinatiko sisipaskot*), des pains de sucre (*pakotinkan*), les uns allaient vers (le site) *Asati Sisipaskotokanan* (lieu où on fait du sucre de trembles), parfois nous étions trois couples. Les autres allaient vers *Kakatarakok*, à la montagne de *Ka Atikamekw ratciciwok* (petit lac aux corégonnes). C'est là qu'ils faisaient les sucres, des sucres granulés (*pisawkahikan*, c'est comme de la cassonade), ils en faisaient de cette sorte de sucre. Ils fabriquaient de 10 à 20 livres de sucre par année, des pains de sucre (*pakotinkan*) aussi, de tous les formats. Ils en faisaient pour leur usage, pour plus tard, et utilisaient ce sucre lorsqu'ils se faisaient du thé (*ciwakaminikan* : thé sucré) par exemple.

Alors nous amenions nos épouses sur le site des sucres. Les hommes préparaient du bois en conséquence, les coupaient et les fendaient. Le travail de préparation du bois terminé, les hommes partaient trapper, le castor par

exemple. Parfois les hommes revenaient après le dégel des lacs. De leur côté, après les activités des sucres, les femmes et les enfants descendaient vers les lacs, à *Atikamekw ratciwok*, par exemple, pour aller attendre les hommes. Nous étions là aussi. Les hommes, partis à la chasse et à la trappe, s'étaient absentés pendant deux à trois semaines. Alors les hommes retrouvaient leurs épouses près de ces lacs.

Quand tout fut terminé, c'était le retour vers Manawan. Certains, en canot, allaient vers Sanmaur (pour Wemotaci) pour la retraite, pour aller rencontrer les missionnaires. Parfois, à *Atikamekw ratciwok*, nous pouvions rester plus longtemps, jusqu'aux premières pousses; le séjour supplémentaire à *Atikamekw ratciwok* pouvait durer un mois. Nous pêchions alors le poisson, faisons de la chasse aux rats musqués, aux canards, aux huards, selon le menu que l'on voulait; nous chassions aussi le lièvre, la perdrix et le castor. Du moins, moi j'en faisais de la chasse aux perdrix et aux canards. J'appréciais beaucoup la chasse aux canards; il y avait de bons sites pour faire de la chasse à la sauvagine en passant par les berges ou en canot. Nous prenions aussi parfois de la loutre.

Nous laissons nos canots jusqu'au lieu du gel, en automne. Vers le pré-printemps, nous allions les déplacer et les transporter vers les endroits présumés où nous serions rendus au printemps suivant, soit à *Atikamekw ratciwok*, à *Asati matakanik* (site aux trembles) ou à *Sisipaskotokanik* (lieu où ils faisaient les sucres).

Parfois, à cette période, nous étions un peu plus nombreux, dépendamment des naissances durant notre séjour sur le territoire. Il y avait David Ka Wiasiketc, *Permorpan* (feu Bellemare) et son gendre *Risim* (Onézime), *Sesarpan* (feu César) et *Erise* (Élizée). C'est là qu'est demeuré, avec nous, Élizée Petiquay, avant qu'il aille rester à Sanmaur (ou Wemotaci), après son mariage. Il y avait beaucoup de monde dans ce temps-là.

Ceux qui n'avaient pas de canot, on leur en fabriquait pour leur usage. On leur demandait d'aller prélever des écorces, du cèdre et tout ce que ça prend pour en fabriquer. Ce sont les plus âgés qui leur en fabriquaient. Ils étaient très autonomes, ils pouvaient se fabriquer tous les outils nécessaires. Je me rappelle, une fois, mon arrière-grand-père *Etcakwanipan* (feu Etcakwan) a été dans une situation semblable, pas de canot, c'était à *Ka Pactcakamacik*. Il alla cueillir les ressources nécessaires telles les écorces, les cèdres pour les *wakinaw* [planchettes de cèdres pour le fond du canot]. Après avoir réuni tout ce dont il avait besoin, il s'installa pour s'en fabriquer un. Après avoir fabriqué son canevas pour la structure du canot, il installa des feuilles d'écorce tout en les coupant pour les adapter au fur et à mesure. L'aîné, je parle d'*Etcakwanipan* (feu Etcakwan), après avoir tout mesuré, il installa les plats-bords, les feuilles d'écorce et tout. En une journée, il a eu le temps de se faire un canot. Le soir venu, il embarqua dans son canot. C'était le canot qu'il venait de se fabriquer, et là, il s'en alla pour aller chasser au fusil le castor (*otakohak*) de par le lac en cette saison du printemps. Le soir,

il ramena des castors dans son nouveau canot qu'il a eu le temps de faire en une journée. Il était très habile dans le travail, cet aîné. Il était très rapide pour faire des outils. Il a fait bon usage de son nouveau canot. Dans ce temps-là, ces anciens étaient très débrouillards. Les gens riaient de sa façon rapide de faire un tel canot en un temps record, et qu'il a eu le temps d'aller à la chasse avec et de ramener des castors qu'il avait pris au fusil.

A.Q. — *On est rendus ici (en montrant la carte) où vous avez campé? Cet endroit s'appelle Emitikoci minkanan?*

Oui, *Emitikoci minkanan* [voir note 5]. Au printemps, parfois nous demeurions pendant une semaine à cet endroit. Nous restions pendant une semaine, le temps d'aller par les lacs et faire de la petite chasse, la chasse aux rats musqués ou aux canards. Certains étendaient des filets pour le poisson, ceux parmi les aînés qui aimaient le poisson de ce lac qu'on appelle *Ka Atikamekw ratciwonik* (ce petit lac où il y a des corégones). Il y a des gros spécimens de cette sorte de poisson dans ce lac. C'est pour cette raison que les anciens aimaient cet endroit, pour la pêche aux gros corégones. Après ce séjour à cet endroit, les gens revenaient à *Metapeckekak* (marais sortant d'une baie) [*Metapeckeka* ou *Metapeckekak*, au sens locatif : nom usuel avant la proclamation officielle de la réserve de Manawan, créée en août 1906. *Metapeckeka* veut dire « marais sortant d'une baie ».]

Ils allaient tendre des filets à *Atikamekw ratcicik* (petit lac aux corégones). [Sur une carte, Athanase Jacob montre les endroits où ils prenaient des poissons comme des brochets et du doré]. Et quand ils se déplaçaient, ils campaient ici, près du lac *Atikamekw ratcicik* où ils prenaient des gros corégones. Ici, on est près de *Ka Oskiskakamak* (lac aux cyprès). C'est pour cette raison qu'on désigne ainsi ce lac, là où ils prenaient au filet des gros corégones.

A.Q. — *Demeuriez-vous longtemps au lac Ka Oskiskakamak (lac aux cyprès)?*

Parfois, quatre ou cinq jours, dépendamment si on avait pris beaucoup de ces corégones. Quand la pêche de ce poisson était terminée, on revenait vers *Metapeckekak*. Une fois que nous revenions [vers Manawan], mais que nous avions pris un autre itinéraire, quand il y a eu un gros incendie de forêt du côté de *Tcictemow wacak* (baie Tabac) et de *Nemickacik* (lac Nemiskachie). Nous étions loin [du lieu de l'incendie], près de *E Ikwapeiak*, à *Ka sakistepakak* [Mme Jacob dit qu'ils n'étaient pas encore mariés]. C'était très loin par là, je ne sais si on peut le voir sur la carte [sur une carte, Athanase Jacob cherche le *E Ikwapeiak sipi* – rivière de *E Ikwapeiak* – et dit que l'endroit n'est pas visible sur la dite carte]. Nous étions alors rendus à cet endroit, au portage, c'est de là que nous avons aperçu du feu et de la fumée. On voyait un peu de feu, durant le portage ou au début du portage. Après le portage, quand nous sommes arrivés sur *E Ikwapeiak*, le feu était déjà rendu près de la décharge (*Kotcitciwok*), il avançait très rapidement. Les gardes-feu avaient estimé à 60 milles à l'heure la vitesse de propagation du feu, avec le facteur vent. C'est pour cette raison que le feu avait pris une telle vitesse. C'était de voir

aussi la façon dont le feu avançait [montrant par des gestes]. Le feu nous avait ralenti un peu dans notre déplacement, près de *E Ikwapeiak*, c'est là, pas trop au large, que nous avons campé, sur un îlot. Il y avait les familles de *Sepierpan* (feu Sepier Etcakwan), *Carnikwetopan* (feu Charles Nikweto – Nequado) et *Micta Tapirpan* (feu Grand Théophile Newashish). [Non pas lui, plutôt *Ponipaspan* – feu Boniface Etcakwan – précise Mme Jacob]. *Micta Tapirpan* (feu Grand Théophile Newashish), c'est eux qui avaient provoqué un (autre) feu à *Okai sakihikanicicik* (petit lac aux dorés). Il était avec *Matana* [Athanasie Ottawa, *Matana* veut dire montagne], avec qui il chassait dans le secteur. Pourtant, ils avaient bien éteint leur feu, mais ne se sont pas aperçus qu'il couvait encore un peu. Ils avaient campé sur un tapis de verdure, et fait un feu près de là, c'est pour cette raison que cela leur a échappé, le feu a pris par en dessous. Ce feu avait ravagé le secteur de *Nemickacik* (lac Nemiscachie), près des falaises, c'était eux qui avaient provoqué le sinistre.

A.Q. — À Ka Oskiskakamak (lac aux Cyprès) où vous êtes demeurés durant un printemps, quels animaux chassiez-vous ?

Nous chassions seulement le castor, le rat musqué, la loutre. Mais nous n'y allions pas n'importe où, à l'intérieur des territoires. Nous allions seulement sur quelques endroits du circuit navigable (*Itohonanik*). Au printemps, le castor va partout, de même que pour le rat musqué et la loutre. Mais quand on les (loutres) rencontrait pendant un voyage en canot, on pouvait les prendre, de même que pour le castor durant des déplacements en soirée ou au matin. Les responsables de territoire, les anciens, avaient convenu de cette pratique, de faire de la chasse pendant un voyage de retour [vers Manawan]. C'est ce qu'ils avaient décidé, ces anciens. Après ces activités et le séjour terminé, nous revenions tranquillement.

A.Q. — Et quand vous demeuriez ici à *Metapeckekak* (Manawan) durant l'été, vous demeuriez durant tout l'été ici ?

Oui, c'était notre destination finale, on demeurait, avec les aînés, durant tout l'été. En canot, les jeunes s'activaient à aller chasser l'orignal pour les besoins alimentaires de leurs aînés. Les aînés, eux, récoltaient les peaux d'orignal et les préparaient pendant la saison estivale. C'était leur tâche de préparer des peaux, ils les épilaient, les tannaient comme il faut, les séchaient et les enroulaient pour les travailler plus tard sur leur territoire ; les peaux ainsi travaillées peuvent se garder quand même assez longtemps. Durant leur séjour à *Metapeckekak*, avec ces peaux, ils pouvaient fabriquer des mocassins ou des mitaines.

Pour un orignal abattu, ça ne prenait pas grand temps que déjà on avait distribué toutes les parties de l'animal aux aînés, il n'en restait pas grand-chose, ils consommaient tout. Quant aux aînés, ce qu'ils faisaient pendant le séjour sur le territoire et quand il y avait un orignal abattu, ils fabriquaient de la graisse d'orignal avec les *ocokan* (os des parties arrière de l'orignal). Ils émiettaient les os complètement et les faisaient bouillir dans l'eau. Après l'ébullition, ils décrochaient leurs chaudrons du feu et les mettaient au frais. Quand la préparation (bouillon) se

refroidissait, la graisse contenue dans le bouillon émerge au-dessus de celui-ci et se fige. Les aînés la mettaient alors dans des chaudières, certains pouvaient cueillir plus de 20 livres de cette graisse pour leur consommation future. Pendant un an comme ça, en recueillant, pas seulement les *ocokan*, mais tous les os de l'orignal comme les pattes, les vertèbres et tous les autres os de l'animal, ils fabriquaient beaucoup de cette graisse, qui pouvait durer jusqu'en été. Cette graisse servait alors à la cuisson du poisson ou pour faire du jus pour le bouilli. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de graisse comme on peut en avoir aujourd'hui, il n'y avait pas non plus de beurre ou toute autre sorte de graisse. La seule graisse que nous avons pu avoir par la suite, c'est celle qu'on appelle *Ka wapitcikiwokak* [consistance de couleur blanche]. Mais celle-ci ne pouvait se garder indéfiniment, et c'est pour cela que les anciens préféraient la leur, celle qu'ils fabriquaient avec des os d'orignal. C'est dire leur degré d'autonomie, leur instinct de survie. Le bouillon qu'ils faisaient, ils en donnaient aussi à leurs bébés, comme apport laitier, étant donné qu'il n'y avait pas de produits laitiers.

A.Q. — Quand vous disiez qu'ils fabriquaient des mocassins, par exemple en été pendant leur séjour ici à *Metapeckekak*, est-ce qu'ils les écoulait pour la vente, et à quel endroit vendaient-ils leurs produits ?

Oui, nous, du moins, plusieurs fois, nous sommes allés en vendre au village de Parent, parfois au Dépôt 17 milles (près de Casey), ou à *Etcipanik* (baie Tikenne), en fait, là où il y avait des bûcherons. Des commis ou des gardiens des camps de bûcherons en achetaient aussi, comme ceux qui travaillent aujourd'hui au Camp 8 Milles. Ils les achetaient pour les vendre aux bûcherons qui arriveraient l'automne suivant. Parfois, nous allions écouler ces produits à Casey, les gens en achetaient beaucoup. Nous vendions parfois ces mocassins, contenus dans trois grandes poches, et mon grand-père Michel [Kwetcitc, ou Quitish] pouvait tous les écouler.

Nous vendions les mocassins 2,75 \$ la paire. Le modèle pantoufle coûtait 1,25 \$. On a eu assez, je dirais, pour ces prix-là, du moins tout le monde était satisfait. Dernièrement, je disais à mon épouse, lorsque nous avons appris le prix d'aujourd'hui de ces mocassins, que les anciens auraient été plus que satisfaits s'ils avaient pu vendre leurs produits au prix du jour ; ils seraient très riches en tenant compte de la quantité qu'ils fabriquaient.

A.Q. — Quand vous partiez en automne, est-ce que vous emportiez beaucoup de nourriture ?

Nous amenions au moins deux poches et demie de farine ; s'il nous en manquait, on revenait alors ici au magasin. Il n'y a jamais eu beaucoup de nourriture, ici au magasin [de la Hudson's Bay Company] il manquait presque toujours des denrées. Le *Kitci Atawe iriniw* [principal commerçant, ou la Hudson's Bay] ne s'approvisionnait pas assez, parce qu'il n'y avait pas de route. Il s'approvisionnait par canot, depuis Sanmaur, donc en petites quantités. Déjà, avant ou après les Fêtes, on manquait de provisions. Pourtant, certains approvisionnements avaient été effectués à pied

depuis Saint-Michel-des-Saints; il en manquait quand même. Certains des anciens, tandis qu'ils faisaient affaire [vente de fourrures], comme à Saint-Michel, achetaient plus que d'ordinaire, pour parer aux besoins éventuels de leurs familles. Une fois, en hiver, alors que nous étions à Saint-Michel, nous avons acheté quatre poches de farine, justement en cas de manque. Nous savions qu'il manquerait de provisions ici. Au départ en automne, nous amenions une ou deux poches de farine. Nous revenions quand il nous en manquait. La farine, c'est ce qui manquait le plus ici au magasin (Hudson's Bay). Les anciens achetaient aussi d'autres denrées comme la graisse, le sucre ou le thé.

A.Q. — À cette époque, est-ce que vous rencontriez d'autres Iriniwok dans votre territoire de chasse ?

Non, jamais, du moins pour nous autres. Certains, ceux qui avaient leur territoire du côté de Maniwaki, comme notre grand-père David Ka Wiasiketc... il a dû rencontrer souvent les *Omami Iriniwok* [hommes de l'aval] pendant leurs activités de chasse respectives. Leurs territoires, comme celui de notre grand-père David et celui de Théophile Newwashish qui, lui, avait le sien du côté de *Macamekosik* (lac Mitci Namecus) et les *Omami Iriniwok*, se chevauchaient.

Du côté de notre territoire, nous n'en avons jamais vu, il n'y a pas eu d'autres hommes que nous sur ce territoire. Et il est vrai aussi que près de là, il y a des gens de Wemotaci qui ont leur territoire près du nôtre, mais on ne les a jamais rencontrés.

A.Q. — Et les *Emitcikocicak*, Ka wapisitcik (*les Blancs*), vous en voyiez ?

C'est la même chose pour les *Emitcikocicak* (*les Blancs*), il n'y en a jamais eu sur le territoire. Le Blanc ne s'est jamais occupé de *atoske askiriw* [territoire de chasse]. Ce n'est pas comme aujourd'hui, du nombre qu'ils sont aujourd'hui, ils nous dérangent pendant nos chasses. Ils n'étaient pas là ou du moins, s'il y en avait, ils n'étaient pas nombreux.

A.Q. — Et les gardes-chasse, est-ce que vous en voyiez ?

Non, il n'y avait pas de gardes-chasse dans ce temps-là. Ça ne fait pas longtemps qu'on sait que les Blancs occupent autant nos territoires de chasse. Mais il y a eu des gens qui les ont surveillés, quand ces *Emitcikocicak* sont devenus plus nombreux, c'était les gardes-chasse. Quand un Nehirowisiw soupçonnait qu'il y avait des chasseurs blancs sur son territoire, il allait voir ces gardes-chasse et portait plainte. Ceux-ci rencontraient ces chasseurs blancs et les renvoyaient chez eux. Même si les chasseurs blancs avaient déjà installé leurs pièges sur le territoire, on ne leur permettait même pas d'aller les désinstaller et les récupérer. On les renvoyait sur-le-champ, et ils laissaient sur place tous leurs pièges. Les gardes-chasse demandaient alors au responsable du territoire visé d'aller voir ces pièges, de les ramasser et de les garder pour son usage. C'est dire que les gardes-chasse ne voulaient absolument pas voir des chasseurs blancs. C'est pour cela qu'ils ont agi de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de ces chasseurs. Aujourd'hui,

à cause du nombre élevé de chasseurs blancs, les gardes-chasse n'ont plus assez de pouvoir pour les déloger.

[Athanase Jacob fait ici une mise au point au sujet d'un incident où une personne a été à la chasse sur son territoire et ce, sans lui avoir demandé la permission au préalable. Évoquant des préceptes religieux pour soutenir ses propos, il élabore sur l'aspect moral d'un tel comportement qu'il considère comme un vol. En conclusion, Athanase réitère l'importance et la valeur de la pratique traditionnelle de toujours demander la permission – ce qui éviterait de tels malentendus].

Et le vol qu'on ne peut jamais effacer... Même quand on le confesse, il ne peut être effacé par le prêtre. Celui qui vole quelque chose ne peut non plus se le faire effacer par le prêtre. Il faut qu'il restitue, qu'il redonne à celui qu'il a volé, c'est à cette seule condition que sa faute peut lui être effacée.

Celui qui est allé chasser sans demander la permission doit penser qu'il ne se retrouvera pas avec cette faute sur la conscience, qu'il n'aura pas de problème avec cette faute. Je n'ai rien contre le fait qu'il ait fait cela, il ne me vaine en rien. Il pense qu'il m'a infligé une défaite, en fait ce n'est pas moi qu'il a atteint, c'est lui qui s'inflige un tort. Éventuellement il s'en apercevra, ça lui fera mal, et à ce moment-là, il comprendra, ce que sa faute lui infligera, ce qu'il s'est permis de faire à son prochain. Il doit penser qu'il m'a vaincu. On ne vaine personne en agissant ainsi, c'est soi qu'on vaine. Cette manière de faire, de voler, c'est comme s'il se jetait au feu lui-même.

C'est de même que les choses sont, c'est comme ça qu'il est écrit dans un livre, parce que je lis ce livre. Mais peut-être que lui, ne lit jamais ce que dit le livre, d'où son comportement.

C'est cette question que je voulais aborder, de même on m'entendra au moins un peu, ce que je voulais aborder. Parce qu'on ne me vaine pas en agissant de la sorte. Même si on me le fait, on ne me vaine pas, c'est l'autre qui se châtie lui-même. Il se vaine lui-même, et éventuellement il s'en apercevra.

Quand il s'en apercevra, il va se dire : ce que j'ai fait ne fut pas une bonne chose, pensera celui qui a fait du tort. Comme ça il le saura, on m'entendra ensuite, ce que j'aurai à dire. Pour que les autres puissent se surveiller, pour ne pas faire de torts à leur prochain.

S'ils veulent aller sur le territoire d'un autre, il faut demander la permission au responsable. Si on leur permet, ils iront. Sinon, ils ne peuvent y aller. Ni en cachette.

Il n'y aura pas de conséquences pour eux en agissant ainsi, ils n'enfreindront rien s'ils demandent la permission. S'ils obtiennent l'assentiment, ils auront la permission. On leur permettra d'y aller. Ce ne sera pas une controverse. Un vol pour moi, c'est celui qui ne demande pas de permission. Celui qui y va en cachette vole autant en quelque sorte. Ce faisant, il s'en va voler.

C'est ce que je voulais aborder, pour que, moi aussi, je puisse être entendu. Pour qu'on puisse savoir le tort que

l'on m'a fait. Je ne m'en plains pas cependant. Je ne m'en fais pas avec cela. C'est celui qui a fait le tort qui écope.

C'est tout ce dont je voulais parler. Je ne reviendrai plus là-dessus.

Notes

1. HBC : comptoir ou magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson. La Compagnie opéra dans la région de Metapeckeka ; elle installa un comptoir à Manawan vers 1874.
2. Boniface Etcakwan (Edjakwan, Echaquan), né le 5 juin 1899, baptisé le 18 juin 1899 au lac du Moine, fils d'Abraham et d'Anjerik (Angélique) Boucher. En premières noces, Boniface épousa Émilie Dubé, mère de Joseph Echaquan, né en 1917. Boniface Etcakwan était le demi-frère cadet de Sepier Etcakwan, de 15 ans son aîné. Sepier (Zéphir) Etcakwan (Edjakwan, Echaquan), né le 7 janvier 1874, baptisé le 14 juillet 1874 à Wemotaci, était le fils d'Abraham et de Marie Octawictan.
3. Angélique (Anjerik), de la famille Boucher. Ses parents étaient Joseph Sévère Boucher et Anjelic (Micikitikwe) Micigidikwe.
4. Joseph Dubé, du fait de son mariage avec Marie-Christine Kitciko, fille du chef de clan Kitciko (Ninio Kamissino), était le responsable du territoire situé au sud-est de Manawan.
5. *Emitikoci minkananiik* : *Emitcikotci* pour le nom qu'on donnait à Sylvestre Dubé, qui devait ressembler à un Blanc (*Emitcikocic*), et *minkananiik* pour désigner un lieu où, souvent, cette personne cueillait les bleuets (*minica*) [Gilles Ottawa].
6. La Laurentide Paper Co. serait celle qui a fait faillite et la Consolidated Bathurst Paper Co. a probablement racheté les parts de cette compagnie [Gilles Ottawa].

Entretien avec César Newashish (1902-1994), Manawan

réalisé à Manawan, le 2 juin 1981,
par Albert Dubé

LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

Dans l'ancien temps, il n'y avait pas de limite territoriale. Ce n'est pas pareil aujourd'hui. Je me rappelle le début du commerce de la fourrure, le castor et autres fourrures. Je me rappelle les premiers temps du commerce. La Compagnie de la Baie d'Hudson et le gouvernement qui a coupé le bois, ils ont demandé aux Nehirowisiwok la permission de couper le bois pour le gouvernement et d'acheter de la fourrure pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. La Compagnie voulait juste acheter les fourrures des Nehirowisiwok. On sait que les Nehirowisiwok utilisaient les fourrures pour leurs propres besoins, en vêtements, couvertures, abris, etc. Ils n'ont jamais pensé faire commerce de ces produits. L'enseignant, *Ka kiskinohomaketc* [ici César parle du missionnaire], lui aussi est arrivé. On raconte qu'une pyrogravure fut faite au sujet de ce qu'ils comptaient faire auprès des Nehirowisiwok et les raisons de leur présence sur le territoire. On voyait cela dans les étals des magasins de la Compagnie, tout y était écrit. Ils ont rédigé un genre de texte d'engagement (*Nespitapowewin*). On représenta le Nehirowisiw en lui donnant la main, quand il fallait faire commerce. C'est ainsi qu'on les représenta, la Compagnie et le gouvernement donnant la main au Nehirowisiw. C'est même écrit quelque part, mais aujourd'hui tout a été enlevé. Concernant la pyrogravure, c'était un genre de tissu de couleur rouge ou rose. Ce que je raconte c'était avant qu'on distribue la médaille aux chefs. Mais on y reviendra.

Quant au gouvernement, aux fins d'opérations forestières, en leur donnant la main, il dit aux Nehirowisiwok : « ... tant que vous verrez notre maison, et où qu'elle soit, quand tu passeras, toi, tu y mangeras, tant que je serai là, et si je te dérange dans ton territoire, dans ton territoire de chasse, tu pourras venir chercher des provisions, ce dont tu as besoin. »

C'est ce que le gouvernement au nom de la compagnie forestière promet aux Nehirowisiwok. Et en ce qui concerne la Compagnie de la Baie d'Hudson, elle s'engagea ainsi : « ... tant que tu seras sur ton territoire, jamais ma maison ne pourra s'arrêter de chauffer (*nama wiskat kata onipackirew nimikiwam*) ». C'est ainsi que cette compagnie s'engagea.

Le gouvernement, pour les opérations forestières, a pris la peine de demander aux Nehirowisiwok la permission de couper les arbres. Le gouvernement, pour les opérations forestières, et la Compagnie [Baie d'Hudson] n'ont pas demandé aux Nehirowisiwok la permission de chasser. Aujourd'hui, alors, on voit les Blancs chasser sur notre territoire, ils chassent même davantage que les Nehirowisiwok. Ils sont dans l'erreur, ils ne chassent pas de